



Presses universitaires de Rennes

Art et contestation | Lilian Mathieu, Justyne Balasinski

8. La créativité comme arme révolutionnaire ?

**L'émergence d'un cadrage artiste de la révolution
en Mai 68**

Boris Gobille

p. 153-168

Entrées d'index

Géographique :

France

Texte intégral

- 1 Les liens entre l'art et les mouvements sociaux sont pluriels selon les contextes historiques et les configurations sociales (*Sociétés et Représentations* 2001). Les approches qu'on peut en faire le sont elles aussi. Il est possible d'étudier comment l'art se fait, parfois, le vecteur de la contestation sociale et politique, par ses contenus mais aussi par ses formes, et comment, réciproquement, l'art peut être mobilisé dans des pratiques de contestation qui le débordent très largement. Selon le degré d'autonomie que les champs artistiques d'une part, l'espace des mouvements sociaux (Mathieu 2004) et le champ politique, d'autre part, entretiennent les uns par rapport aux autres, les liens mutuels peuvent aboutir à un enrôlement politique plus ou moins grand de l'œuvre, allant de l'hétéronomie – le réalisme socialiste en littérature en constitue une figure paradigmatique, bien que complexe – au simple compagnonnage sans engagement de l'œuvre – le modèle pétitionnaire des écrivains mettant leur nom au service d'une cause en fournit un exemple. Mais il existe un autre type de rapport possible, peut-être moins aperçu, dont nous voudrions analyser un cas spécifique ici : celui des « points de passage » et des « airs de famille » (Roueff 2001) qui, dans certaines configurations, font circuler des formes et des répertoires d'engagement entre l'espace militant et le champ artistique, de sorte que l'un et l'autre, sans enrôlement ni hétéronomie, dessinent des homologues.
- 2 Les crises politiques constituent des prismes privilégiés pour l'observation de ces processus de circulation de référentiels

symboliques, d'emprunt de répertoires d'engagement, et d'alignement de cadres d'action collective entre les deux univers. Elles se caractérisent en effet par des mobilisations multisectorielles et par un affaïssement des définitions sectorielles des enjeux (Dobry 1992), de sorte que de nombreux secteurs sociaux et professionnels sont amenés à se penser dans des termes nouveaux importés d'autres zones de l'espace social. Mai 68 est à cet égard un moment spécifique, dans la mesure où la conjoncture critique y favorise des transferts de symboliques lettrées et de mythes créateurs vers le champ politique radical (Gottraux 1997, p. 12). Nous voudrions montrer que ces transferts peuvent être observés dans les disputes pour le *leadership* du mouvement critique et les conflits de cadrages de l'action révolutionnaire qui opposent entre eux les groupes mobilisés. En Mai 68 en effet, les multiples groupes, « groupuscules », comités d'action, conseils étudiants, qui s'affrontent, s'affrontent avant toute autre chose à la question de savoir si la situation est révolutionnaire, ce qu'est une révolution « authentique », ce qu'est un « vrai » révolutionnaire et ce qu'il convient de faire dans ce type de circonstances. Ces groupes sont ainsi engagés dans des compétitions pour le monopole de la bonne interprétation des événements, compétitions qui ont pour principe la question de l'adéquation ou de l'inadéquation de leurs réservoirs idéologiques et de leurs savoir-faire militants à la situation spécifique créée par le mouvement étudiant. Or, le phénomène le plus notable qui caractérise la conjoncture critique de mai-juin 1968 en France réside dans la marginalisation des cadrages léninistes de « la Révolution », qui se voient disputer le quasi-monopole qu'ils détenaient dans le champ politique radical par la large diffusion, inédite, de cadrages anti-autoritaires, anti-institutionnels et anti-bureaucratiques, d'inspiration anarchiste. Auparavant confinés dans les groupes libertaires, ou dans les revues

intellectuelles marginales du marxisme hétérodoxe, comme *Arguments* et *Socialisme ou Barbarie*, ces cadrages acquièrent, en Mai 68, une audience sans précédent, contribuant à desserrer le monopole léniniste. Et si le phénomène intéresse tout particulièrement les rapports entre art et mouvements sociaux, c'est parce que ces cadrages ne s'imposent qu'en associant à la critique anti-autoritaire des symboliques artistes, lesquelles, ensemble, concourent à l'émergence d'une façon différente de définir l'action révolutionnaire, comme orientée vers et reposant sur la libération de la créativité de tous. Il ne sera donc pas question ici de l'implication concrète des artistes et des écrivains dans le mouvement critique de Mai 68, ni des formes artistiques que prend leur engagement politique – objet qui nécessiterait une analyse à part entière – mais bien des façons dont des référentiels symboliques propres aux champs artistiques viennent nourrir et réaligner les controverses sur la bonne manière de définir ce qui se passe et de conduire la dynamique révolutionnaire.

Des cadrages léninistes aux cadrages anarchistes de la révolution : la libération de la parole comme arme révolutionnaire

Disputes léninistes

- 3 Les « cadrages léninistes » désignent ici le réservoir de schèmes révolutionnaires mobilisés par les groupes de l'extrême gauche extra-parlementaire. Ils ont pour référentiel la Révolution d'Octobre et la théorie léniniste. Le Proletariat est pour eux le sujet révolutionnaire central, sinon unique. Ils se reconnaissent, sous des formes diverses, dans la théorie du parti de l'avant-garde révolutionnaire, et ont pour modèle les grands théoriciens de la Révolution (Lénine, Trotsky, et Mao pour l'essentiel). Il s'agit là, bien sûr, de quelques éléments de *l'idéal-type* des cadrages

léninistes. Ces cadrages sont en réalité bien plus divers et traversés par des interprétations et des investissements antagonistes, parfois, différents tout au moins, du référentiel commun. Mais au-delà de ces divergences, les luttes qui ont traversé la jeunesse politisée à l'extrême gauche dans les années 1960, par exemple au sein de l'Union des Étudiants Communistes (UEC), ont en fait contribué à entretenir la centralité du référent léniniste au sein du champ politique radical, puisque c'est toujours au nom d'un « léninisme » plus « authentique », plus « pur », que les organisations de l'extrême gauche extra-parlementaire contestent au PCF, et se contestent les unes aux autres, toute prétention au leadership révolutionnaire.

- 4 Lorsque surviennent les premiers événements de la révolte étudiante, c'est d'abord à travers ce prisme que ces organisations appréhendent la situation. Il n'est peut-être pas utile de revenir ici sur la position que le PCF, et à sa suite l'UEC « normalisée » depuis 1966¹, adoptent contre le mouvement étudiant. Les organisations de l'extrême gauche extra-parlementaire, elles aussi, se trouvent face à une contestation qui ne cadre pas avec leurs grilles idéologiques. Mais engagées dans une compétition pour la captation et la conversion de la jeunesse politisée, elles ne peuvent reléguer celle-ci dans l'hérésie aussi vite que le fait le PCF. Néanmoins, elles tentent toutes de maintenir la validité du léninisme, que cela les conduise à dénier toute légitimité à la révolte étudiante ou à forger, en situation, des compromis entre leur héritage théorique et les pratiques de contestation qui se multiplient sous leurs yeux. Quelques exemples des disputes léninistes en Mai 68 peuvent l'illustrer. La Fédération des Étudiants Révolutionnaires, qui naît le 28 avril 1968 du Comité de liaison des étudiants révolutionnaires (CLER), organisation trotskiste « lambertiste² » créée en 1961 par des militants de l'Organisation Communiste Internationaliste (OCI),

maintient ses positions ouvriéristes hostiles à toute reconnaissance du mouvement étudiant comme sujet révolutionnaire à part entière. Il n'y a pas, pour la FER, de salut révolutionnaire hors de la construction d'une avant-garde révolutionnaire ni hors du socialisme scientifique et du matérialisme dialectique³. Elle dénonce le « messianisme étudiant⁴ » de la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR), son concurrent trotskiste, et le « populisme primaire » de l'Union des Jeunesses Communistes (marxiste-léniniste) (UJCml), organisation née de la scission, deux ans auparavant, de la fraction pro-chinoise de l'UEC : l'injonction faite par cette dernière aux étudiants⁵, et répétée « comme une litanie religieuse », pour qu'ils se mettent « au service du peuple », n'aurait « rien à voir avec la compréhension scientifique des tâches des révolutionnaires ». Pendant les événements, la FER n'a de cesse de s'opposer à toute entorse faite au nom de la nouveauté de la situation à l'histoire et à la théorie révolutionnaires dont elle s'estime dépositaire. Si pour elle, le 6 mai 1968, il faut « surseoir à l'affrontement » et disperser les manifestations, c'est que « sans parti révolutionnaire, il n'y a pas de lutte victorieuse. [...] Nous ne ferons pas comme la JCR qui se dissout dans le soi-disant "mouvement réel des masses", faisant litière des leçons du mouvement ouvrier et du bolchévisme, dont pourtant elle se réclame. [...] À Nantes, les ouvriers occupent l'usine Sud-Aviation. À la Sorbonne, c'est la kermesse. Le combat des révolutionnaires consiste surtout, à travers les luttes, à rassembler l'avant-garde, construire l'organisation révolutionnaire, organiser les cadres organisateurs de la classe⁶ ».

5 La position de la FER est paradigmatique. Celle de la JCR, fondée en 1966 sur la base du « secteur Lettres » de l'UEC, est plus complexe. Proche du Mouvement du 22 mars pourtant d'inspiration anarchiste, mais engagée dans les

controverses qui l'opposent à ses concurrents léninistes, c'est au nom d'une lecture voulue moins dogmatique de Lénine, mais aussi plus pure, qu'elle tente de penser la place des étudiants dans un processus révolutionnaire. Elle réaffirme certes « le rôle historique du prolétariat », mais, contre la FER qui dénie tout statut révolutionnaire autonome aux étudiants, et contre l'UJC (ml) qui réduit ce statut à l'épaulement du mouvement ouvrier, elle recourt à Lénine pour justifier le rôle des intellectuels dans l'arrachement de la classe ouvrière au trade-unionisme :

« Pour un léninisme bien compris [...] la conscience de classe n'est pas quelque chose de spontané et d'immanent au prolétariat ; elle ne peut lui venir que "du dehors". [...] Affirmer simplement aujourd'hui que la tâche des étudiants progressistes est de se mettre au service des travailleurs, c'est faire preuve d'une incompréhension totale du rôle historique et conjoncturel du mouvement étudiant. Déjà en 1902 des gens étaient apparus qui, disait Lénine, "se mettaient à genoux pour contempler religieusement le postérieur du prolétariat russe". Gageons que nos mandarins en mal de prolétaires ne trouveront pas, après quarante ans de stalinisme, le postérieur du prolétariat français plus reluisant que celui de son homologue slave⁷. »

6 Et si la JCR justifie le recours à Lénine pour évaluer la situation, c'est, précisément, au motif que le léninisme bien compris permettrait de comprendre à la fois l'historique et le conjoncturel : « Nous en référons sans dogmatisme à Lénine. La référence n'est pas ici un simple procédé scolastique, elle est justifiée par la situation même⁸. »

7 La question de savoir comment statuer sur le caractère révolutionnaire d'une situation inédite à partir de ressources théoriques élaborées dans d'autres configurations historiques reçoit donc, de la FER et de l'UJC (ml) à la JCR, des réponses fort diverses. Il n'en reste pas moins que pour tous ces groupes le révolutionnaire se caractérise d'abord par la pureté de sa pratique théorique léniniste. Et ce, même

pour la JCR, la plus ouverte à l'idée d'un rôle révolutionnaire du mouvement étudiant, qui, le 1er juin 1968, engage la controverse avec le Mouvement du 22 mars.

Le problème organisationnel : cadrages anarchistes versus cadrages léninistes

- 8 Cette controverse est d'autant plus symptomatique de l'opposition entre deux types de cadrages de l'action révolutionnaire en mai 1968 qu'elle met aux prises deux organisations liées depuis la fondation du Mouvement du 22 mars à laquelle ont participé des militants de la JCR. Alors que l'échec de la transformation du mouvement critique en révolution se profile, le 1^{er} juin au soir, Daniel Cohn-Bendit, l'un des leaders du 22 mars, et Daniel Bensaïd, dirigeant de la JCR, membre du 22 mars depuis sa naissance, s'opposent au cours d'une conférence de presse du Mouvement du 22 mars. Le conflit porte sur le problème de la structuration du mouvement révolutionnaire⁹. Alors que Cohn-Bendit réaffirme son opposition à une structuration par des militants « professionnels » et sa crainte de voir alors resurgir les « formes sclérosées telles que les mouvements révolutionnaires en France jusqu'à présent en ont produit¹⁰ », Bensaïd fait valoir que si la spontanéité organisationnelle est une bonne chose dans la phase d'émergence d'un processus révolutionnaire, il ne saurait être question de faire de « l'inorganisation un principe permanent ». Pour Henri Weber, de la JCR, comme pour lui, il arrive un moment où « il faut prendre les responsabilités, en tant que militant révolutionnaire, de hâter des processus qui sont trop lents¹¹ ».
- 9 Ce divorce est symptomatique de la fragilité des compromis trouvés en situation lorsque l'espace des possibles se contracte, ce qui est le cas en ce début du mois de juin 1968. Le léninisme rénové de la JCR se heurte à la tentative pratique du Mouvement du 22 mars d'inaugurer un

« mouvement révolutionnaire anti-léniniste » (Vidal-Naquet, Schnapp 1988, p. 416). L'héritage des membres du Mouvement du 22 mars appartient en effet à l'histoire de l'anarchisme. Il se fonde, notamment, sur les notions de démocratie directe, d'autogestion, d'auto-organisation de la base, d'action directe, de lutte contre la division bureaucratique et hiérarchique du travail révolutionnaire. Ainsi, pour lui, « l'unité révolutionnaire se fait directement, dans l'action et non autour d'une ligne politique ou d'une idéologie¹² », et il ne saurait y avoir de « modèles d'action révolutionnaire car c'est l'étude des conditions locales qui permet de trouver les formes d'action adaptées¹³ ». La pratique révolutionnaire se définirait comme une sorte d'art de l'occasion, et non comme l'application à une situation inédite des « vieilles recettes » organisationnelles éprouvées par le passé. Faute de cette attention portée aux spécificités de la conjoncture, les révolutionnaires professionnels se perdraient à « cultiver les “petites différences idéologiques”¹⁴ » et auraient toute chance d'être en retard d'une ou de plusieurs révolutions. Pour le 22 mars, seule l'auto-organisation du mouvement critique est à même de préserver *la libération de la parole* par laquelle la direction la plus pertinente à apporter à la révolution se découvre d'elle-même :

« Les groupuscules qui prétendent “capitaliser l'avant-garde” ont un comportement, en fin de compte semblable aux chiens de garde des bureaucraties syndicales. [...] On voit déjà reflourir l'idéologie réactionnaire de l'organisation pyramidale, le CC, le BP, le secrétariat, le Parti d'avant-garde, les organisations de masse “courroies de transmission”, etc. Une forme originale d'organisation révolutionnaire est à la recherche d'elle-même à travers la lutte et également dans l'effort pour déjouer les manœuvres des “spécialistes chevronnés” de l'organisation révolutionnaire, ceux qui prétendent disposer d'un capital idéologique, d'un savoir absolu, dont les masses auraient

tout à attendre. [...] Aujourd'hui les comités de base mènent leur action à la façon de la guérilla ; vouloir les unifier trop tôt ce serait les stériliser à coup sûr. Tout autre chose est la structure de coordination qui laisse la possibilité à une pleine extension des comités et surtout à une liberté d'expression [...] ¹⁵. »

- 10 Et si l'injonction du Mouvement du 22 mars à une libération totale de la parole est si centrale dans l'étude des conflits de cadrages de l'action révolutionnaire en Mai 68, c'est parce qu'elle déborde le strict milieu d'incubation anarchiste pour devenir très rapidement l'apanage d'une multitude de comités d'action.

La prise de parole généralisée

- 11 La prise de parole est l'un des aspects les plus remarquables de la crise de Mai 68 en France, tant pour nombre de ses acteurs et de ses témoins que pour certains commentateurs, comme Michel de Certeau, selon lequel « on a pris la parole [en mai 68] comme on a pris la Bastille en 1789 » (de Certeau 1994 [1968], p. 40). Le thème de la libération de la parole connaît une circulation sociale sans précédent. Il se diffuse dans maints univers professionnels ou institutionnels. Il n'est sans doute pas inutile, pour s'en convaincre, d'en donner quelques exemples. C'est le cas du champ religieux. Des manifestants juifs envahissent ainsi, le 16 mai 1968, le Consistoire israélite de France, pour dénoncer « les structures archaïques et non démocratiques des institutions communautaires actuelles » (Vidal-Naquet, Schnapp 1988, p. 639). L'Église de St-Séverin est occupée à Paris par le « comité d'action pour la révolution dans l'Église ». La critique anti-autoritaire s'étend aussi aux étudiants de la faculté de Théologie de Strasbourg, qui se mettent à réfléchir à une réforme du contenu de leur enseignement (*ibid.*, p. 814). Elle est au cœur de l'appel de Paul Blanquart exhortant les étudiants, les intellectuels

chrétiens, mais aussi les prêtres à prendre part à la « création collective », aux « interminables débats de foule ou de petits groupes, où chacun peut librement exprimer ses vues¹⁶ ». Les champs artistiques sont gagnés eux aussi par la prise de parole contre les institutions de l'art : architectes contestataires investissant, dans la nuit du 17 au 21 mai 1968, les locaux de l'Ordre des Architectes, créé par le régime de Vichy le 31 décembre 1940¹⁷ ; directeurs des théâtres populaires et des maisons de la culture se réunissant en comité permanent à Villeurbanne le 25 mai 1968 pour contester leurs propres institutions sur la base d'une réflexion sur le « non-public¹⁸ » ; cinéastes contestant, autour de Truffaut et de Godard, le festival de Cannes (Rotman, Linhart 1998), et convoquant des États-Généraux du cinéma le 17 mai afin, notamment, de créer des circuits de distribution parallèles et de travailler à une « refonte totale des structures du cinéma français¹⁹ » ; écrivains occupant, le 21 mai 1968, le siège de la Société des Gens de Lettres, dans le but de dénoncer l'ordre littéraire établi (Gobille 2003). Le secteur médical n'est pas en reste. Les représentants du monde du handicap prennent la parole²⁰ 20. Le Centre national des jeunes médecins s'élève à son tour, vers le 12 mai 1968, contre l'exclusion des infirmières du pouvoir thérapeutique, conféré entièrement au médecin par la division sociale du travail sanitaire. Il dénonce la soumission du savoir médical à une idéologie bourgeoise réduisant l'homme à l'alternative corps sain/corps malade et excluant ses dimensions sociales et désirantes. Il propose d'élargir de manière révolutionnaire la notion de prévention. Il invite les médecins à critiquer leur propre pratique, et à refuser qu'elle ne vise qu'à « maintenir la population en état de travail et de consommation » et à « faire accepter aux gens une société qui les rend malades²¹ ». Le mouvement critique de Mai 68 fournit aussi l'opportunité à des révoltés d'outre-mer de revivifier la critique de la tutelle coloniale

métropolitaine, comme en Guyane²². Selon René Viénet (1968, p. 293-294, 301-303), l'un des « Enragés » de Nanterre – et pour autant que cette source soit fiable –, il n'est pas jusqu'aux travailleurs immigrés et aux clubs de football de la région parisienne qui ne s'emparent du contexte de prise de parole.

- 12 Or, le mot d'ordre de libération de la parole à tous les étages de la société, et les pratiques concrètes de prise de parole, ne sont pas seulement symptomatiques de l'audience de la critique anti-autoritaire au-delà des groupes anarchistes, mais aussi du glissement qui s'opère, au moins dans les fractions lettrées du mouvement étudiant, vers des symboliques artistes qui l'arrachent au strict refus de la délégation politique pour faire de « la créativité à la base [...] l'arme essentielle du mouvement révolutionnaire²³ ». Ce sont ces relectures croisées de la révolution et de la créativité qui sont au principe de l'émergence, en Mai 68, d'un nouveau cadrage de l'action révolutionnaire : la disponibilité à l'événement et à ses propriétés inédites.

Des cadrages anarchistes aux cadrages artistes de la révolution : la libération de la créativité comme arme révolutionnaire

Marxisme hétérodoxe et critique artiste : deux histoires qui se rejoignent

- 13 La reproblématisation artiste de la révolution en Mai 68, pour inédite qu'elle soit dans son ampleur et dans ses formes, s'inscrit à l'intersection de deux héritages dont il faudrait faire l'histoire sociale : celui des marxismes hétérodoxes, qui ne s'originent pas seulement dans la contestation du cadre imposé par Lénine à l'action révolutionnaire, mais aussi, plus lointainement, dans la querelle des héritages autour de Marx, entre préférence donnée au thème de l'exploitation et préférence donnée à

celui de l'aliénation ; celui de la critique artiste du capitalisme, qui puise son indignation dans l'oppression et l'aliénation, d'une part, le désenchantement et l'inauthenticité associés à la marchandisation de toutes les sphères de la vie, d'autre part, plus que dans l'exploitation, la misère des classes populaires ou encore l'égoïsme des intérêts particuliers, sources de la critique sociale (Boltanski, Chiapello 1999, p. 81-86²⁴). Ces deux histoires, largement indépendantes l'une de l'autre en raison du cloisonnement, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un champ politique en voie de professionnalisation et d'un champ artistique en voie d'autonomisation, sont aussi deux histoires de marginalité. Le marxisme hétérodoxe²⁵ – en particulier l'anarchisme, le socialisme utopique et le socialisme libertaire – est certes bardé de théoriciens qui, à l'image de Proudhon, influencent durablement le socialisme français, font donner de la voix dans l'Association internationale des Travailleurs entre 1864 et 1876, et connaissent des traductions pratiques ponctuelles comme lors de la Commune de Paris (Nay 2004, p. 416-418) ; mais les organisations et les institutions du mouvement ouvrier en France restent, sur la longue durée, dominées par le Marx théoricien économiste de l'exploitation et du matérialisme. Quant à la critique artiste, elle reste structurellement confinée, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e, à des champs artistiques aux effectifs réduits et à l'audience encore réservée à une élite restreinte. Ces deux histoires se rejoignent en Mai 68, jonction préparée dès les années 1950 respectivement par la crise du référent communiste officiel après la répression de la révolte hongroise par l'Union Soviétique en 1956, et par l'explosion des effectifs des facultés de lettres et l'industrialisation des vecteurs de diffusion culturelle dans les années 1960. Les situationnistes constituent un prisme d'observation privilégié de ce « mariage idéologique », bien

qu'on ne puisse considérer sans abus qu'il le résume à lui seul.

- 14 Dès la fondation de l'Internationale Situationniste (IS) en 1957, les situationnistes entendent dépasser la critique sociale des modes d'exploitation au nom de la critique des formes d'aliénation irriguant la vie quotidienne. En 1967, Raoul Vaneigem écrit :

« Dans une société industrielle qui confond travail et productivité, la nécessité de produire a toujours été antagoniste au désir de créer. Que reste-t-il d'étincelle humaine, c'est-à-dire de créativité possible, chez un être tiré du sommeil à six heures chaque matin, cahoté dans les trains de banlieue, assourdi par le fracas des machines, lessivé, tué par les cadences, les gestes privés de sens, le contrôle statistique, et rejeté vers la fin du jour dans les halls de gares, cathédrales de départ pour l'enfer des semaines et l'infime paradis des week-ends, où la foule communit dans la fatigue et l'abrutissement ? » (Vaneigem 1992 [1967], p. 68-69.)

- 15 Le refus de subordonner la critique de l'aliénation à la critique de l'exploitation représente bien entendu, pour des groupes « hérétiques » comme les situationnistes, une arme contre le monopole revendiqué par les organisations traditionnelles de la classe ouvrière. Pour eux, en effet, « ceux qui parlent de révolution et de lutte des classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre » (Raoul Vaneigem, cité dans Dumontier 1995, p. 53). Ciblent les collectifs de soulèvement contre le capitalisme tout autant que l'« ennemi » lui-même – les rapports de production et la société de consommation –, la critique de l'aliénation quotidienne constitue le réservoir de justification privilégié des répertoires d'action qui vont dominer en mai-juin 1968. La forme a-hiérarchique et a-bureaucratique du comité d'action (ou du « conseil ouvrier »

dans la rhétorique situationniste) est en effet perçue, alors, comme la seule forme de structuration du mouvement critique susceptible de ne pas figer la révolte dans une organisation bureaucratique et capable de faire de la révolution une « fête permanente » (Khayati 1966), une construction incessante de situations inédites faisant barrage à l'inertie des habitudes et de l'ennui. Le projet situationniste est donc bien *politique*. Mais il approfondit et dépasse l'héritage des marxismes hétérodoxes. Conçu par d'anciens membres de l'Internationale Lettriste, forgé à partir d'une réflexion sur l'art, l'architecture et l'urbanisme, inspiré par les travaux d'Henri Lefebvre sur la vie quotidienne (Lefebvre 1958 et 1961²⁶), il imprègne en effet la théorie révolutionnaire de problématiques et de référentiels symboliques importés des mondes de l'art. La destruction des rapports de production inhérents au capitalisme ne saurait suffire – la cause est entendue pour les marxistes « hérétiques » –, la critique de l'aliénation elle-même serait incomplète, si le soulèvement révolutionnaire ne se donnait pour but premier de faire de la vie quotidienne de tous une œuvre d'art. Il ne s'agit pas, dans cette perspective, d'enrôler l'art et les artistes comme supplétifs des militants révolutionnaires ; il ne s'agit pas plus de démocratiser l'accès aux œuvres d'art : il s'agit d'acter que l'état de créativité est à la fois le but ultime de la révolution – libérant à la fois de l'exploitation et de l'aliénation – et la garantie que celle-ci sera permanente et déterritorialisée – l'état permanent de créativité impliquant une remise en cause perpétuelle des routines et des habitudes :

« Il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution, mais bien de mettre la révolution au service de la poésie [car] c'est seulement ainsi que la révolution ne trahit pas son propre projet²⁷. »

16 La volonté proprement situationniste d'arracher l'art aux musées, aux livres, aux œuvres, est ainsi inséparable d'un

projet de *gouvernement mutuel de la vie et de la créativité*.

Créativité généralisée et disponibilité à l'événement : un nouveau modèle révolutionnaire

17 Le terrain idéologique connectant ensemble, de manière indissociable, révolution et création, est donc préparé dès avant la crise de Mai 68, mais il reste confiné à quelques petits producteurs théoriques encore marginaux. Le coup d'éclat que constitue l'occupation de la tour administrative de la Faculté de Nanterre le 22 mars par des militants révolutionnaires venus de l'anarchisme, du trotskisme, mais aussi du situationnisme – certains des « enragés » qui participent à l'occupation, avant de s'en désolidariser, en sont proches ou vont s'en rapprocher – fait franchir à ce nouveau cadrage de la révolution un seuil de visibilité encore impensable quelques semaines auparavant (malgré l'audience acquise par les théories situationnistes à l'occasion de la publication de la brochure de Mustapha Khayati en 1966). Le 22 avril 1968, la commission « culture et créativité » du Mouvement du 22 mars formalise à nouveau le lien de nécessité entre la créativité profane et la révolution, en faisant de la première l'objectif et le moteur de la seconde :

« La réalisation de la créativité de chacun, plus exactement la permanence de cette créativité à toutes les étapes de la vie, est la virtualité que doit tendre à réaliser notre révolution²⁸. »

18 Le mouvement critique de mai 1968 offre un écho sans précédent à ce nouveau cadrage révolutionnaire. Il est repris, souvent sous forme d'aphorismes, par les inscriptions murales qui tapissent les murs de Paris (*Les murs ont la parole* 1968, *Paroles de Mai* 1998), et gagne un grand nombre de comités d'action. Bien qu'il se diffuse au-delà du strict mouvement étudiant, dans des bricolages *ad hoc* qui en conservent la focalisation sur la créativité, c'est

parmi les artistes ou au sein des comités issus des facultés de lettres que sa version idéal-typique se rencontre le plus fréquemment, fait d'autant plus intéressant qu'elle récuse toute appropriation malthusienne de la créativité au profit des seuls artistes et lettrés, et vise, tout au contraire, à susciter, à des fins révolutionnaires, la créativité de tous, supposée refoulée et aliénée dans le système marchand²⁹. Un groupe de peintres invite ainsi à transformer « non seulement [les] Musées d'Art Moderne et [les] Maisons de la Culture, mais aussi [les] jardins publics et [les] rues en Champs de Créativité Permanente³⁰ ». Un tract commun diffusé par le Comité d'action Révolutionnaire d'Agitation Culturelle (CRAC) animé par Georges Lapassade et les Commandos de Recherches et d'Intervention (CRI) en livre la version la plus proche des attendus du monde de l'inspiration tels que Luc Boltanski et Laurent Thévenot les ont formalisés. Contre l'enfermement dans « l'univers trompeur du rêve mercantilisé », le CRAC et les CRI lancent en effet les mots d'ordre suivants :

« *Occupons* tous ensemble les territoires réservés aux paradis privés de l'aliénation culturelle. *Purgeons* le périmètre de ces lieux clos où sont vendus pêle-mêle et à quelques privilégiés les produits conditionnés ou tolérés du système culturel – théâtre, cinéma, galeries. *Ouvrons* la rue – les facultés – les lycées à la création, à l'invention. *Accueillons* tous les exclus, les pauvres et les opprimés de la culture bourgeoise sur les ruines de ses Panthéons. Transformons notre ghetto en forteresse de la liberté et de l'imagination. *Libérons* avec tous les travailleurs les forces créatrices que notre société réprime. [...] Pour le libre exercice de l'imagination dans la rue [...] *imposer et [...]* *matérialiser* dans de nouvelles formes de civilisation les forces créatives et révolutionnaires véhiculées par les travailleurs des villes et des campagnes, étouffées et refoulées par le système culturel bourgeois. [...] Pour l'occupation de tous les cinémas, galeries et dancings et leur transformation en bases d'opérations pour la prise de

possession de tout l'espace urbain : murs, trottoirs, chaussées, fleuve et ciel comme support de l'image, du son et de l'expression plastique dans une gigantesque esquisse de l'invention permanente au service de tous. POUR UNE PRATIQUE DE L'IMAGINATION AU SERVICE DE LA RÉVOLUTION³¹. »

- 19 Création, invention, imagination au pouvoir, rupture des « chaînes » qui enserrant l'individu et l'assignent à une place ou un rôle, critique de la standardisation culturelle, réquisition de l'espace public comme territoire d'une libre expression des créativité, définition de la révolution comme invention permanente, libération des forces créatives et révolutionnaires : toute la mythologie artiste est là, qui requiert de se déprendre de tout ce qui fige les rapports sociaux, les liens politiques, les pratiques sociales et les « identités personnelles », en les installant dans la durée, en les inscrivant dans des appartenances, et en les rivant à des logiques de reproduction et à des devenir probables. Toutes les formes stables qui sont autant d'obstacles à l'inspiration et à l'imagination – morales domestiques, normes sociales, traditions, hiérarchies, titres, autorités, habitudes, routines (Boltanski, Thévenot 1991, p. 291-296) – sont ainsi récusées. Et c'est bien sous cet angle aussi que la tradition anarchiste, avec la critique anti-autoritaire, et les modèles artistes se rejoignent : si les formes bureaucratiques, et, au-delà, toutes les formes de structuration du mouvement révolutionnaire qui ne renverraient pas à une auto-organisation à la base, sont critiquées, ce n'est plus seulement parce qu'elles déposséderaient la base du droit à la parole, mais surtout en tant qu'elles figeraient un mouvement critique qui, pour être authentique et garanti contre la sclérose, nécessite au contraire la révolution permanente des « manières de pensée » et des « façons de parler », une disponibilité ininterrompue à la nouveauté³². C'est au nom de cette vision que les surréalistes dénoncent les « vieux appareils » et les révolutionnaires professionnels :

« Tant de choses ont vieilli ces jours derniers [...] Ainsi des mots en apparence intacts, en réalité profondément corrompus, dont usait encore un langage prétendument révolutionnaire : celui, par exemple, qui désigne sous le nom de “démocratie populaire” un des pires systèmes répressifs que le mensonge ait jamais vanté, ou fait appel à l’union “des forces de progrès” et ne traite qu’avec des organisations “conscientes et responsables”. [...] Dans le splendide chaos des meetings [...] s’affirmait une parole entièrement neuve, [...] sans commune mesure avec le gâtisme sectaire des vieux slogans. [...] Le maître-mot, camarade : dépasse et ruine toute façon-de-parler³³. »

20 Le comité « Freud – Che Guevara » se fait à son tour le relais d’une révolution « totale » :

« La lutte doit se fixer comme objectif final l’instauration d’un système socialiste où, par la destruction des barrières, la créativité de chacun pourra se donner libre cours. Cet objectif implique une révolution non seulement dans les rapports de production, mais dans le mode de vie, *la manière de penser*, les rapports humains et la conception de la vie sexuelle de tous³⁴. »

21 Toute révolution qui laisserait intactes les structures mentales ne ferait que reconduire, dans de nouvelles structures sociales et politiques, le « vieil homme » en chacun. Les surréalistes en appellent au contraire à la « refonte totale de l’entendement humain³⁵ ». Dans les versions les plus « pures » du cadrage artiste de la révolution en mai 1968, il ne s’agit plus de substituer simplement des certitudes alternatives aux certitudes établies – comme dans les cadrages léninistes –, mais *d’abolir le régime de la certitude lui-même*. Il en résulte que ce n’est plus la révolution des structures sociales et économiques qui est réputée conditionner la révolution des structures mentales, mais l’inverse, comme le proclame la commission « Nous sommes en marche » du comité d’action de Censier : « Les utopistes sont ceux qui croient qu’en se

contentant de changer les structures sociales, on changera l'esprit des hommes³⁶. »

- 22 Un nouveau modèle révolutionnaire prend donc corps en mai-juin 1968, fondé non plus sur la conformité aux modèles léninistes préétablis, mais sur la table rase de toutes les formes de certitude. Le révolutionnaire est alors défini par sa capacité à se rendre disponible à l'Événement révolutionnaire, et à saisir ce que celui-ci a d'irréductible aux grands référents révolutionnaires du passé, tout comme l'artiste, selon les mythes créateurs, doit se rendre disponible à l'irruption de « l'Inspiration » en faisant « le sacrifice des formes de stabilisation et des appareils qui assurent, dans d'autres mondes, l'identité de la personne » (Boltanski, Thévenot 1991, p. 202-204). Pour les surréalistes, n'est vraiment révolutionnaire que celui « qui fait tout pour être interdit de séjour de l'ensemble des formes de pensée officiellement reconnues³⁷ ». Et cela impose de s'affranchir des « lourdes semelles du passé » et du « rouleau compresseur des références » :

« Il importe au contraire de souligner ce que le mouvement actuel ne doit pas aux expériences ni aux théories antérieures, y compris les plus nobles, les plus dignes de considération, les plus fécondes. Ce qui vaut par rapport à la Révolution d'Octobre comme par rapport à la Commune, à la psychanalyse comme aux diverses théories socialistes, à Bakounine comme à Marx, à Marcuse comme à Mao-Tsé-Toung, au situationnisme comme au surréalisme³⁸. »

- 23 Dans ce cadrage artiste, les « avant-gardes » léninistes se fourvoient dans la « lecture ou récitation du passage du Code en vigueur se rapportant à la circonstance envisagée³⁹ », au lieu de quoi

« Chaque fois, il faut repartir du chaos, puisqu'aucun Code ne saurait avoir l'appui unanime. Chaque fois, l'événement suscite pour le considérer un regard innocent. Chaque jour est à réinventer⁴⁰. »

24 Bien des comités d'action s'alignent, à des degrés divers, sur ce cadrage artiste, en témoignent les *Thèses* de la commission « Nous sommes en marche », qui proclament que « nos structures psychiques sclérosées et archaïques doivent se saborder pour céder la place à l'imagination d'un monde nouveau », que « toutes les notions existantes sont périmées et à repenser », que « tout esprit jeune, encore libre de structurations psychiques trop déterminées, peut imaginer des idées nouvelles et être créatif », qu'il ne faut en rien tenter de « mettre une étiquette au mouvement actuel, il n'en a pas, il n'en a pas besoin ; le mouvement se crée de lui-même », et, enfin, que « seul l'éclatement de nos actuelles méthodes de pensée permettra de repenser un monde nouveau⁴¹ ». Mais si l'on peut chercher les grammairiens de la disponibilité à l'Événement plus spécifiquement du côté des surréalistes (plus encore peut-être que du côté des situationnistes), c'est en raison de leur antériorité et de leur systémativité : ils n'ont eu de cesse, en effet, depuis la naissance du mouvement surréaliste, de célébrer, contre les « placements de père de famille », contre « les barrières sans cesse renaissantes de l'habitude et de la routine⁴² », toute une mythologie du hasard objectif, de l'amour fou, de la Rencontre, de même qu'ils se sont continûment attachés à préconiser l'application systématique des attendus du monde de l'inspiration à l'ensemble de la conduite de vie et de la conduite révolutionnaire – au premier chef se déprendre de toutes ses attaches, se mettre en état de créativité permanente, cultiver l'incertitude, révolutionner continuellement ses propres structures mentales. La quintessence en est formulée dès 1924 par André Breton :

« Lâchez tout. Lâchez Dada./Lâchez votre femme, lâchez votre maîtresse./Lâchez vos espérances et vos craintes./Semez vos enfants au coin d'un bois./Lâchez la proie pour l'ombre./Lâchez au besoin une vie aisée./Ce

qu'on vous donne pour une situation d'avenir./Partez sur les routes. » (Breton 1924.)

25 Il est nécessaire, pour conclure, d'évoquer quelques limites de ce travail essentiellement descriptif et programmatique et de suggérer quelques pistes de recherche. La première limite tient à la méthode même des *types idéaux*, qui passe sous silence les nombreuses dissensions internes à chaque cadrage et le fait qu'existent toujours entre eux des points de passage et des compromis⁴³. La deuxième limite est consubstantielle à toute étude focalisée sur les *pratiques discursives*. Si celle-ci se justifie par l'intense « travail de la signification » (Cefaï, Trom 2001, p. 12, Cefaï 2001, p. 51-97) caractéristique des conjonctures de crise, qu'en est-il cependant des pratiques concrètes des comités d'action, sans doute irréductibles à ce que prescrivent les individus qui les font fonctionner ? Le cadrage artiste de la révolution s'est-il traduit concrètement, durant la crise, par un véritable régime d'action, un régime de disponibilité totale à l'Événement ? Et que dire – troisième limite – des déterminants socio-historiques à l'origine de la fortune que connaissent alors les imaginaires révolutionnaires artistes ? Question difficile à résoudre : l'absence de signatures nominales au sein des comités d'action rend impraticable une prosopographie des artisans de la critique artiste pendant la crise. On pourrait, bien sûr, faire valoir que l'augmentation des effectifs étudiants dans les années 1960, particulièrement dans les facultés de lettres, élargit mécaniquement l'audience des symboliques artistes, quand elle n'en fabrique pas directement de nouveaux producteurs, comme elle assure un écho plus ample à la pensée critique, anti-autoritaire et anti-bureaucratique, développée dans les revues du marxisme hétérodoxe. L'antériorité du mouvement étudiant dans le déclenchement de la crise – et, conséquemment, sa capacité à imposer ses propres cadrages de la situation et de ce vers quoi doit tendre « la révolution »

–, la désectorisation des enjeux et la fluidité situationnelle caractéristiques de la conjoncture, auraient alors fourni les ressorts de sa circulation au-delà de son milieu de prédilection : la jeunesse étudiante. Pourtant, en s'arrêtant à ces considérations, on ferait l'impasse sur les médiations profanes qui l'ont, de manière sans doute bien plus déterminantes, popularisé. C'est toute une sociologie de la diffusion des figures littéraires ou musicales de la révolte artiste auprès de la jeunesse des années 1960, par l'enseignement littéraire (du surréalisme notamment), et surtout par les news magazines et la presse spécialisée, qui seule serait à même de montrer comment ces figures sont reçues et réappropriées, comment ces imaginaires artistes sont braconnés (de Certeau 1990, p. 239-255) dans des lectures obliques qui en retiennent simplement des « modèles de vie » en rupture avec les injonctions scolaires et parentales à l'effort régulier, à l'esprit de sérieux et à la nécessité d'œuvrer à son avenir professionnel, et accrochées à des montées en généralité qui les propulsent dans l'espace politique de la contestation à la faveur de la crise. C'est à ce prix qu'il deviendrait possible de montrer comment l'association de la critique anti-autoritaire et de la créativité, pourtant déjà présente, en filigrane, dans les théories de l'éducation avancées par certains des premiers théoriciens anarchistes comme Stirner (Guérin 1999, p. 19-22), n'était pas pensable, dans l'ampleur et dans les formes qui lui sont données en Mai 68, sans la réunion de ces conditions sociales et historiques bien spécifiques.

Notes

1. Le mouvement étudiant est perçu par le PCF comme piloté en sous-main par des « groupuscules gauchistes », « anarchistes », « aventuristes » et « petits-bourgeois ». L'UEC, si elle apporte son soutien au mouvement étudiant dès le 8 mai 1968 (VIDAL-NAQUET, SCHNAPP 1988 [1969], p. 377), ne s'en aligne pas moins sur l'agenda et les positions officielles édictés par le PCF (en se ralliant, par exemple, à

la « solution électorale » en juin).

2. La tendance lambertiste doit son nom au militant Lambert, permanent du syndicat FO de la Sécurité sociale et des Allocations familiales de la région parisienne, et s'oppose à la tendance de Pierre Frank, membre du Parti Communiste Internationaliste, avec laquelle la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR) est très liée. Sur ces éléments, cf. par exemple VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 314-316, 326-327).

3. « Manifeste de la Fédération des Étudiants Révolutionnaires », cité dans *ibid.* (p. 327-338).

4. *Ibid.* (p. 333).

5. *La Cause du peuple*, n° 16, 13 juin 1968, tract imprimé cité dans *ibid.* (p. 360-364).

6. Claude Chisserey (un des dirigeants de la FER), extrait de *Révoltes*, n° 19, 15 mai 1968, document cité dans *ibid.* (p. 339-343).

7. « Lutttes étudiantes, lutttes ouvrières », extrait de *Avant-garde jeunesse*, n° 13 spécial, 18 mai 1968, cité dans *ibid.* (p. 318-319).

8. *Ibid*

9. Et plus spécifiquement sur la question de la création d'un « comité d'initiative » qui structurerait l'ensemble du mouvement révolutionnaire. Sur ce « comité d'initiative », VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 404).

10. « Aujourd'hui ou demain, un mouvement révolutionnaire. Extraits de la conférence de presse du mouvement du 22 mars, le 1er juin en Sorbonne », *Action*, n° 4, 5 juin 1968, cités dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 407-415).

11. Henri WEBER, in *ibid.* (p. 413-414).

12. « Définition des objectifs du Mouvement », document cité dans *ibid.* (p. 416-418).

13. *Ibid.*

14. « À propos d'une expérience faite dans une usine par un groupe de camarades du 22 mars », extrait de *Tribune du 22 mars*, 8 juin, cité dans *ibid.* (p. 422-424).

15. « La contre-révolution est une science qui s'apprend », in *Tribune du 22 mars*, 5 juin 1968, citée dans *ibid.* (p. 511-512). Nous soulignons.

16. Paul BLANQUART, « Les étudiants et la révolution. Essai

- d'interprétation des événements au 16 mai », cité dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 559-564). Voir aussi BARRAU (1998).
17. Comité de grève des Beaux-Arts, « Architecture et urbanisme », cité dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 810-813).
18. « Les directeurs des théâtres populaires et des maisons de la culture, réunis en comité permanent à Villeurbanne le 25 mai 1968, déclarent », extrait de *Art et Révolution*, brochure ronéotypée publiée à Lyon, cité dans *ibid.* (p. 816-820).
19. « Communiqué n° 1 des États-Généraux du cinéma », cité dans *ibid.* (p. 820).
20. Union générale des aveugles et grands infirmes, Confédération générale des aveugles, sourds, grands infirmes et personnes âgées, « Vieux et infirmes eux aussi contestent. La société nouvelle n'oubliera-t-elle personne ? », cité dans *ibid.* (p. 824-825 ; voir aussi p. 744).
21. Centre national des jeunes médecins, « Médecine et répression », cité dans *ibid.* (p. 827-829).
22. Voir par exemple l'Amicale générale des travailleurs antillou-guyanais, l'Association générale des étudiants guadeloupéens et l'Union des étudiants guyanais, « Résolution commune de soutien au comité d'occupation de l'association "Pour la jeune Guyane" », document cité dans *ibid.* (p. 815-816).
23. « La contre-révolution est une science qui s'apprend », document cité. Nous soulignons.
24. La critique artiste se met en place progressivement sous la monarchie de Juillet, lorsque la bourgeoisie parvient à détenir à la fois le pouvoir économique et politique. Elle concentre ses attaques sur la « bêtise », la pauvreté créative, la soumission à l'utilité, la mesquine attention au succès temporel, social et économique, toutes choses qui caractériseraient « le bourgeois ». Elle est inséparable d'un détachement à l'égard du succès temporel et de l'invention d'un style de vie bohème, d'un dandysme aristocratique et d'un mythe du génie créateur (CHIAPELLO 1998, p. 13-64). Elle est en cela contemporaine et motrice de la constitution d'un champ artistique autonome fonctionnant comme économie inversée et articulé autour de l'esthétique pure de l'art pour l'art, de l'éthique du dédain extramondain et du régime de la vocation (BOURDIEU 1992, p. 75-247).
25. Ce label a quelque chose d'anachronique concernant le XIX^e siècle, dans la mesure où il est le plus souvent employé pour désigner les

productions théoriques en marge du communisme officiel qui prennent corps, dans des revues intellectuelles comme *Arguments* et *Socialisme ou Barbarie*, dans les années 1950 et 1960. Nous l'adoptons cependant ici, à défaut d'une appellation plus adéquate et à des fins de clarté.

26. Les rapports entre l'Internationale Situationniste et Henri Lefebvre sont complexes, du compagnonnage à la rupture en 1967.

27. *Internationale Situationniste. Bulletin central édité par les sections de l'Internationale situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 31, repris dans *Internationale Situationniste* (1997).

28. Citée dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 146-147).

29. Le « Comité d'action rue Bonaparte, *Les Inconnus* », d'inspiration situationniste, dénonce ainsi « la créativité bidon et aliénée des gens qui se prennent pour des avant-gardes artistiques », « Contre la pseudo-solidarité étudiants-ouvriers », 20 mai 1968, cité dans *ibid.* (p. 570-571).

30. Déclaration de refus adressée par des peintres à M. Anthonioz, inspecteur de la Création artistique au ministère des Affaires culturelles, qui cherchait à les rencontrer, citée dans *L'Archibras* 1968/4.

31. « Rejoignez la commune révolutionnaire de l'imagination », tract du CRAC et des CRI, « Sorbonne libre – Odéon », vers le 11 juin 1968, cité dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 621-622).

32. BOLTANSKI et THÉVENOT (1991, p. 294) rappellent cette incompatibilité entre modèles artistes et cadrages léninistes de l'action révolutionnaire, lorsqu'ils évoquent que la grandeur civique peut, dans la *révolution*, entrer en compromis avec l'inspiration, à condition que la grandeur civique soit débarrassée de ses formes les plus instituées, instrumentées et détachées des personnes.

33. « Ce n'est qu'un début », texte du 30 mai 1968, *L'Archibras* 1968/4, p. 9-10.

34. « La révolution continue... », Comité d'action « Freud – Che Guevara », vers le 19 mai 1968, cité dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 623-626, nous soulignons). Le thème de la révolution de la vie sexuelle en Mai 68 mériterait une étude à part entière. La créativité est un mot d'ordre qui porte en effet aussi sur les conduites sexuelles. Le Comité d'action « Freud – Che Guevara » est un de ceux qui propagent les thèses de Fourier, de Reich, de Marcuse, et dénoncent la répression sexuelle. On en trouve aussi des formulations dans les tracts de la

Fédération anarchiste, voir par exemple « Aux travailleurs et aux étudiants en lutte ! », Fédération anarchiste française, 25 mai 1968, cité dans *ibid.* (p. 368-370).

35. « Sur champ de feu, défi à la servitude diplômée », tract diffusé à Lyon le 15 mai 1968 par le groupe surréaliste « Ekart », cité dans *L'Archibras* 1968/4, p. 12-13.

36. 2^e Thèse (3^e série) de la commission « Nous sommes en marche » du comité d'action de Censier, vers les 13-20 mai 1968, citées dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 634).

37. « Pour une morale de l'ubiquité », cité dans *L'Archibras* 1968/4.

38. « Discordance = Harmonie », texte du 8 juin 1968, cité dans *ibid.* (p. 14-15).

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*

41. Thèses (3^e série) de la commission « Nous sommes en marche » du comité d'action de Censier, vers les 13-20 mai 1968, citées dans VIDAL-NAQUET, SCHNAPP (1988, p. 634-637).

42. Vincent BOUNOURE, « L'événement surréaliste », texte du 31 décembre 1967, dans *L'Archibras* 1968/3, p. 12-18.

43. L'alliance entre la JCR et le Mouvement du 22 mars jusqu'au 1er juin 1968 en est un exemple. De même, bien des tracts, communiqués, manifestes, produits par les comités d'action associent, ensemble, critique artiste et critique sociale du capitalisme, cf. BOLTANSKI, CHIAPELLO (1999, p. 244).

Auteur

Boris Gobille

Du même auteur

**Exploitation, aliénation et
division sociale du travail dans
le mouvement critique de mai-**

**juin 1968 en France in
Langages, politique, histoire.
Avec Jean-Claude Zancarini,
ENS Éditions, 2015**

© Presses universitaires de Rennes, 2006

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

GOBILLE, Boris. 8. *La créativité comme arme révolutionnaire ? L'émergence d'un cadrage artiste de la révolution en Mai 68* In : *Art et contestation* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006 (généré le 12 février 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/12467>>. ISBN : 9782753538580. DOI : 10.4000/books.pur.12467.

Référence électronique du livre

MATHIEU, Lilian (dir.) ; BALASINSKI, Justyne (dir.). *Art et contestation*. Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006 (généré le 12 février 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/12448>>. ISBN : 9782753538580. DOI : 10.4000/books.pur.12448.
Compatible avec Zotero